

Colin Bruce

# Élémentaire, mon cher Watson !

**DOUZE ENQUÊTES POLIÉIÈRES RÉSOUES GRÂCE À LA LOGIQUE,  
AUX MATHÉMATIQUES ET AUX PROBABILITÉS**



Flammarion

Extrait de la publication

**Colin Bruce**

# Élémentaire, mon cher Watson !

Une affaire de tombes anonymes, une erreur d'investissement qui se révèle fatale pour une entreprise, des histoires de risques mal calculés, de lois de probabilités appliquées aveuglément... il faut toute l'ingéniosité de Sherlock Holmes et de Colin Bruce réunis pour déjouer les pièges dans lesquels le sens commun nous entraîne.

La déduction, arme légendaire du célèbre détective, s'agrémente ici de probabilités, de mathématiques, de logique. Des jeux d'argent aux meilleures méthodes de management, en passant par quelques clins d'œil historiques (l'inventeur du *Titanic* expose ses travaux à Sherlock Holmes ; Lewis Carroll se transforme en détective), les douze enquêtes de cet ouvrage sont autant d'applications de célèbres théories scientifiques : la théorie des jeux, la théorie de la décision, la pluralité des mondes possibles...

*Colin Bruce, physicien et écrivain, expert en paradoxes scientifiques et passionné d'histoires policières, est notamment l'auteur de L'Étrange Affaire du chat de Mme Hudson, et autres nouvelles policières résolues grâce aux progrès de la physique (Flammarion, 1998, 2012) et de Les Lapins de M. Schrödinger ou Comment se multiplient les univers quantiques (Le Pommier, 2006).*

Traduit de l'anglais par Martine Devillers-Argouarc'h et Daniel Paget

**Flammarion**

Extrait de la publication

ÉLÉMENTAIRE,  
MON CHER WATSON !

DU MÊME AUTEUR

*L'Étrange Affaire du chat de Mme Hudson : et autres nouvelles policières résolues grâce aux progrès de la physique*, Flammarion, 1998 ; rééd. 2012

*Les Lapins de M. Schrödinger ou Comment se multiplient les univers quantiques*, Le Pommier, 2006

Colin Bruce

ÉLÉMENTAIRE,  
MON CHER WATSON !

Douze enquêtes policières  
résolues grâce à la logique,  
aux mathématiques  
et aux probabilités

Traduit de l'anglais par  
Martine Devillers-Argouarc'h et Daniel Paget

Flammarion

Sherlock Holmes et le docteur Watson sont des personnages créés par sir Arthur Conan Doyle, et utilisés avec l'aimable autorisation de dame Jean Conan Doyle.

Dessins de Claire Palmer d'après des croquis de Colin Bruce.

© 2001 by Colin Bruce.

Parution originale : *Conned Again, Watson !*, Perseus Publishing Books, 2000.

© Flammarion, 2002, pour la traduction française ;  
2012 pour la présente édition.

ISBN : 978-2-0812-8371-8

## AVANT-PROPOS

Nous prenons tous les jours des décisions qui nous font perdre notre temps et notre argent, et bien souvent, nous n'en sommes même pas conscients. Nous persévérons alors dans une douce ignorance, bercés de l'illusion que notre bon sens nous sert de guide.

Moi-même j'avais oublié cela lorsque, il y a quelques mois, je reçus un cruel rappel à l'ordre. Un jour, mon amie Jo Keefe, qui poursuivait un troisième cycle en théorie des décisions à la London School of Economics, m'appela au téléphone.

« Colin, me dit-elle de sa voix suave, j'ai là quelques questions qui devraient t'amuser. Notre professeur, M. X..., nous a donné un exercice collectif. Chacun de nous doit téléphoner à une demi-douzaine de personnes de notre connaissance, afin de leur demander quelles seraient, selon eux, les chances de gagner quelques paris tout simples. La règle est de ne pas s'aider des mathématiques. Il faut juste essayer de deviner comme ça, sur-le-champ. Est-ce que tu acceptes de faire partie de ma liste de cobayes ? »

« Vas-y », répondis-je avec confiance, tout en pensant en moi-même : « S'ils croient que je vais me laisser abuser, ils se trompent. »

Les questions paraissaient assez simples, aussi n'hésitai-je pas à donner des réponses sommaires. Une semaine plus tard, cependant, je découvris que pour l'une d'elles je m'étais trompé d'un facteur dix. J'eus la piètre consolation d'apprendre que les autres interlocuteurs de Jo, dont la plupart avaient comme elle un diplôme de mathématiques de l'université d'Oxford, s'étaient trompés encore bien davantage.

Le professeur X... s'était certes montré retors, mais nous confronter à cet exercice était un bon moyen de nous rappeler que nous pouvons tous trébucher sur des choses apparemment simples, surtout lorsqu'il s'agit de probabilités ou de statistiques. Et j'ai des amis, tout comme le lecteur certainement, qui ont perdu beaucoup plus que leur fierté en commettant des erreurs similaires. En effet, on trouve chez les commerciaux des gens tout aussi rusés que le professeur X..., mais moins scrupuleux. Aussi ai-je décidé d'agir.

Toutes sortes de livres, de mathématiques ou de gestion, traitent des sujets abordés ici, mais, pour bien des gens, ces ouvrages sont plutôt rébarbatifs. J'ai toujours beaucoup aimé les méthodes d'enseignement traditionnel, où l'on faisait passer de sévères mises en garde au travers d'histoires comme les fables d'Ésope. Faites un conte à partir de l'histoire de quelqu'un dont l'erreur a eu des conséquences terribles et vous verrez que la morale en sera facile à retenir.

Le présent ouvrage est un ensemble de contes moraux modernes écrits sous la forme d'aventures de Sherlock Holmes. Il faut les lire uniquement pour le plaisir, et si, ce faisant, il arrive au lecteur d'en retenir quelque recette pour affronter les aléas de la vie, éviter les pièges que nous tendent les statistiques et nous préserver des autres « arnaques » de la vie moderne, je serai comblé.

## L'HOMME D'AFFAIRES MALHEUREUX

Ce fut sa mine de déterré qui attira d'abord mon attention. Le visage ridé, la mine défaite, il avait un regard fixe qui lui donnait l'air hagard. Il se faufilait d'un pas raide à travers la foule de passants qui s'affairaient dans Oxford Street, les bras chargés de paquets, cherchant à l'éviter et maugréant contre lui. J'eus un choc lorsque je me rendis compte que je le connaissais. Je me mis en travers de son chemin et tendis les bras pour l'arrêter.

« Cousin James, criai-je, comment allez-vous, mon ami ? Ma parole, vous avez bien failli me rentrer dedans ! »

Il me regarda, mais ma jovialité forcée resta sans réponse. Il ne s'arrêta qu'un bref instant, puis il repartit au même rythme. Il me fallut presque courir pour rester à sa hauteur.

Il me jeta un regard en coin et me lança : « Éloignez-vous de moi, John. Comment je vais, demandez-vous ? Je vais mal. Je suis un homme fini. Mais pis encore, j'entraîne les autres dans ma chute. Le pauvre Mac Farlane, il y est passé aussi, et par ma faute. Allez-vous-en, John, je suis comme pestiféré. Vous avez l'air d'aller bien,

et je ne veux pas impliquer les membres de ma famille dans cette histoire. »

Il détourna la tête. J'étais complètement abasourdi. Il est vrai que la dernière fois que je l'avais vu, à peine deux mois auparavant, il m'avait semblé un peu marqué, ce qui n'était guère étonnant, vu les circonstances : on enterrait son père. En réalité, il ne s'était jamais très bien entendu avec l'auteur de ses jours, un autodidacte qui n'avait guère caché son mépris pour ce fils aîné si chèrement instruit. Assurément, rien ne laissait présager un tel désespoir !

Je l'attrapai par le bras. « Vous devez avoir une bien piètre idée de moi, James, si vous me croyez capable de vous laisser dans cet état. Allez, venez, un petit verre de brandy vous fera du bien. »

Nous arrivions à la hauteur du Three Horseshoes. Ce pub n'est pas le genre d'endroit où l'on peut me voir d'habitude, mais ce n'était pas un jour à faire le difficile. J'entraînai mon cousin jusqu'au bar après lui avoir fait traverser la salle au plancher couvert de sciure, et je commandai un double brandy qui finit par lui redonner un peu de couleur.

« Écoutez, je vous promets de ne pas me mêler de vos affaires. Néanmoins, en tant que médecin, permettez-moi de vous rappeler qu'il existe un vieux dicton très vrai qui veut que souci partagé soit déjà à moitié envolé. Si je me fie à la moitié des patients qui viennent me voir en consultation, je vous dirai qu'une écoute attentive vaut bien mieux que tous les remèdes du monde. Alors maintenant, dites-moi ce qui vous a mis dans cet état. »

Il hésita. « Je ne nie pas que ce serait un soulagement pour moi de me confier à vous, John. Mais vous devez

me promettre non seulement de ne pas chercher à intervenir, mais encore de ne souffler mot de tout cela à personne. J'ai été imprudent, John, terriblement imprudent.

— Vous avez ma parole. »

Il m'entraîna vers une petite table dans un coin du pub et jeta un coup d'œil alentour : de toute évidence, il était impossible d'entendre ce que nous disions. Il prit une nouvelle gorgée de brandy et se lança : « Vous n'êtes pas sans savoir qu'à la mort de mon père j'ai hérité des fiacres Watson. »

J'acquiesçai. Aussi loin que je m'en souviens, avec leur splendide livrée verte arborant un grand W inscrit en lettres d'or sur le côté, les cabriolets de son père avaient toujours fait partie du paysage familier des Londoniens, témoignant qu'au moins l'un des membres de notre famille avait réussi financièrement.

« Bien sûr, il n'a jamais été dans mes ambitions de devenir homme d'affaires, mais j'ai accepté la main que la vie me tendait, résolu à faire de mon mieux. Tout en dirigeant l'entreprise au jour le jour, j'achetai quelques-uns des derniers ouvrages américains parus sur la gestion des affaires, et je décidai d'en appliquer les principes. Il est remarquable de voir à quel point les Américains ont su faire de la gestion d'une entreprise une science exacte. Il m'est apparu clairement que mon père avait toujours mené les choses d'une manière très traditionnelle. J'ai alors envisagé de doubler les bénéfices de l'entreprise familiale ! »

Il hocha la tête d'un air triste et ajouta : « Mais, apparemment, je ne suis pas comme mon père. Loin de faire augmenter les bénéfices, les décisions que je prenais semblaient au contraire les faire baisser, puis les engloutir. Il

y a un mois, mon comptable a commencé à parler de liquidation. J'étais désespéré. Comment allais-je subvenir aux besoins de ma famille si on en arrivait là ? C'est alors que Mac Farlane m'a fait part de son idée.

« Mac Farlane est un vieil ami de mon père. En fait, je l'ai rencontré pour la première fois aux funérailles, et il m'a dit qu'ils étaient amis d'enfance. Après, il est passé de temps en temps me rendre visite à la compagnie, m'écoutant avec attention et me prodiguant des conseils paternels, tout en refusant d'accepter plus d'une tasse de café en retour. J'en suis venu à lui accorder ma confiance, et, de fait, il a été le seul à savoir à quel point les choses allaient mal.

« Un jour, il me confia qu'il souhaitait me venir en aide. Malheureusement, lui aussi traversait une passe difficile. Il avait commencé par importer du thé des Amériques. Il me montra des échantillons d'un thé d'excellente qualité, et affirma avoir négocié de très bons prix au départ, mais les taxes à l'importation avaient en grande partie neutralisé cet avantage. »

James me regarda. « Vous savez que les droits de douane sur les thés qui ne proviennent pas de l'Empire sont très élevés, afin de protéger nos intérêts à Ceylan et en Inde ?

— Bien sûr que je le sais : cela a toujours posé des problèmes. Il y a déjà eu des histoires à Boston à cause de cela. »

J'essayais de rendre l'atmosphère moins lourde, mais je ne parvins pas à tirer de lui un seul sourire.

« Mac Farlane me dit alors que, bien évidemment, s'il pouvait trouver une façon d'éviter les droits de douane, son affaire serait des plus prospères. » James leva la main. « Non, ne dis rien contre Mac Farlane, il n'y est pour

rien. C'est moi qui lui ai parlé de la chose et en fin de compte je lui ai plutôt forcé la main. L'argument décisif a été que l'on pouvait utiliser mes fiacres pour distribuer le thé aux magasins des alentours de Londres, sans attirer l'attention.

« Il avait entendu parler de l'escroquerie qu'un certain Lars aurait commise dans la zone des docks. L'homme était un ancien capitaine de la marine marchande qui habitait dans l'East End et qui s'était fait beaucoup de relations douteuses parmi les marins. Il connaissait des douaniers corrompus que l'on pouvait convaincre de fermer les yeux sur le déchargement de certains docks à certaines heures. Il fallait aussi acheter le silence du capitaine du navire, mais cela revenait tout de même moins cher que de payer les taxes, si toutefois il y avait une quantité de thé intéressante.

« Mac Farlane n'avait jamais essayé lui-même. D'abord, il n'avait pas le cran. Et, plus important encore, il lui manquait le capital : il fallait en effet réunir un total de cinq cents livres, et ses petites économies s'élevaient à peine à la moitié de cette somme. Il ne pouvait pas savoir que pour moi la tentation était suprême. Il se trouvait que ce jour-là, précisément, j'avais sur mon compte d'entreprise juste un peu plus de deux cent cinquante livres, et, bien que je susse pertinemment que cet argent devait servir à honorer plusieurs factures, la perspective de tripler la somme du jour au lendemain devenait terriblement alléchante. Le bénéfice tiré de l'opération nous remettrait dans le vert et nous y maintiendrait confortablement pendant longtemps. J'allai donc retirer à ma banque la somme nécessaire et j'obligeai Mac Farlane à faire de même et à m'emmener chez ce Lars. »

James s'était un peu enrôlé, aussi me levai-je pour aller lui chercher un autre brandy, en l'allongeant cette fois avec l'eau gazeuse que je tirai du siphon posé sur le bar. En me rasant, je vis mon cousin regarder prudemment autour de lui, avant de continuer.

« Nous atteignîmes notre destination, un immeuble locatif pour marins, situé dans la partie de Whitechapel Road où les loyers sont modestes. Mac Farlane semblait perdre petit à petit tout son courage, mais je demandai à voir Lars, et l'on nous fit promptement entrer dans une arrière-pièce presque vide. Quelques minutes plus tard, l'un des hommes les plus imposants et les plus laids que j'aie jamais rencontrés se tenait devant moi, bloquant l'entrée et nous observant d'un air soupçonneux. Il s'exprimait essentiellement par monosyllabes et avait un fort accent étranger. Je parvins toutefois à me faire comprendre, et il ressortit de notre conversation que nous avions une chance de pouvoir opérer ce soir-là. Si le veilleur de nuit des douanes des docks des Indes orientales était payé à temps, il pourrait s'arranger avec le capitaine d'un navire marchand qui venait de décharger, et le thé serait gardé jusqu'au lendemain matin dans un entrepôt désaffecté, à l'abri des regards.

« À cette heure, il nous serait possible de trouver le veilleur de nuit dans un pub appelé le Blue Anchor. Lars ne pouvait y aller lui-même sans courir de risque, mais, si l'un de nous deux portait l'argent dans une enveloppe, accompagnée d'un mot qu'il griffonnerait pour nous, le plan serait mis à exécution. Nous n'aurions aucun mal à reconnaître notre homme, car il lui manquait une main, perdue dans un accident du travail, lorsqu'il maniait les treuils.

« “Y’a oune de vous qui part, oune qui reste. Quand y revient, je vous donne ordres pou’ demain.”

« Mac Farlane me passa l’enveloppe. “Allez-y, James, dit-il, ce qu’il y a là-dedans vous appartient en grande partie, et moi, franchement, toute cette histoire me fiche une trouille bleue. Je vais attendre ici.” Mais Lars hocha la tête. Il expliqua que dans ce quartier je ferais tache – en fait, il utilisa une expression encore plus vulgaire – en revanche, avec sa casquette de marin enfoncée sur la tête, Mac Farlane ferait très bien l’affaire. Nous envoyâmes donc notre ami en mission, bien qu’il eût l’air livide et qu’il tremblât de peur.

« Je ne nierai pas que, le temps passant, des doutes commencèrent à germer dans mon esprit. Ma méfiance n’était cependant pas fondée. Mac Farlane refit bientôt surface et, s’il ne sifflotait pas, du moins affichait-il un immense soulagement.

« “Voilà qui est fait, dit-il. Notre homme était à la taverne, à l’endroit exact où vous aviez dit qu’il se trouverait. Il a eu l’air un peu perplexe quand j’ai posé l’enveloppe sur la table ; mais quand j’ai dit que ça venait de Lars, il a hoché la tête et il a fait disparaître l’enveloppe dans sa poche comme par magie. S’il n’est pas gaucher par nature, alors il l’est devenu par pratique, car il est aussi habile de la main gauche qu’il l’aurait été de la main droite.”

« À ce moment-là, je m’aperçus que Lars le regardait fixement. “L’homme, il n’a pas main *droite* ?” prononça-t-il lentement. Mac Farlane acquiesça. Lars le saisit soudain par le col et le plaqua contre le mur. “Abrouiti, cria-t-il, j’ai dit pas main *gauche* ! Tou compris, oui ou non ?” Ses yeux pleins de colère se tournèrent vers moi : “J’ai dit pas main gauche !” Je me trouvais dans un tel état de

choc que je me rendis compte qu'il ne m'était pas vraiment possible de me souvenir. Mais avant que j'aie pu répondre, Lars avait relâché le col de Mac Farlane pour le gifler abondamment. « Crétin, rugissait-il – et là encore, crois-moi, John, j'expurge ses propos –, Crétin, tou as laissé filer ton argent, et avec ta grand'gueule, tou as dit tellement fort que plus possible maintenant d'essayer affaires pendant longtemps ! »

« Mac Farlane et moi nous hâtâmes de retourner au pub, sans nous soucier de discrétion désormais. Bien sûr, lorsque nous arrivâmes, l'homme qui avait reçu l'argent avait disparu, et aucun des consommateurs présents ne déclara le connaître. Tu aurais dû voir ce pub, John. Comparé à lui, l'endroit où nous sommes maintenant est un vrai palace ! De toute évidence, il eût été dangereux autant qu'inutile de poursuivre davantage notre petite enquête.

— Maudit soit Mac Farlane et son incompetence ! »

James hocha la tête d'un air découragé. « C'est Mac Farlane que vous devriez plaindre, John, ajouta-t-il. Certes, deux cent cinquante livres représentent une grosse somme pour moi, mais je peux vendre l'entreprise : c'est une affaire rentable. Je trouverai un autre moyen de subvenir aux besoins de mes enfants. En revanche, Mac Farlane a risqué toutes ses économies, et même plus encore, car, dans le milieu, les repréailles sont terribles, et je doute fort qu'il s'en tire avec seulement les oreilles endolories. S'il s'avère que sa bourde a empêché ces gens de continuer leur petite escroquerie, il pourrait même payer de sa vie. »

Je laissai échapper un soupir. « Écoutez-moi bien, James, vous avez mal agi, certes, mais vous êtes un homme sur qui pèsent des responsabilités, et je ne peux

pas vraiment vous blâmer. Vous avez été victime d'un étrange et malheureux concours de circonstances. Comment imaginer que deux manchots fréquentent le même pub ! Il y avait vraiment peu de chances que cela arrive. Toutefois, ajoutai-je en tapant du poing sur la table pour donner plus de poids à mes propos, vos problèmes seraient résolus si vous pouviez mettre la main sur l'homme à qui votre associé a donné l'argent. Il ne lui sera pas facile de se cacher sous un déguisement. »

À nouveau, James hocha la tête d'un air découragé. « Si j'osais aller à la police, peut-être y parviendrait-on, dit-il, mais il est évident qu'il me faudrait alors avouer avoir participé à un complot visant à corrompre un inspecteur des douanes au service de Sa Majesté. Et je doute fort qu'ils considèrent les choses avec bienveillance.

— Je ne parle pas de la police officielle, mais de mon ami Sherlock Holmes, le meilleur détective privé de Londres. » James s'étrangla. « Vous êtes devenu fou ! » bafouilla-t-il. Puis, voyant que l'on nous regardait, il baissa le ton.

« D'après ce que vous m'avez dit, il a des liens si étroits avec la police qu'il pourrait aussi bien en faire partie. Pourquoi ne me proposez-vous pas carrément d'aller au commissariat de Vine Street et de leur demander de me passer les menottes ? Au moins, on gagnerait du temps.

— Vous avez tort, James. Je connais Sherlock Holmes depuis longtemps. Il est beaucoup plus sympathique que vous ne l'imaginez. Je ne lui dirai pas un mot de votre aventure, car je vous ai donné ma parole. Mais si vous avez un peu de bon sens, vous vous présenterez chez lui ce soir – il devrait être de retour vers six heures – pour lui demander son avis. »

Comme prévu, je ne révélai rien à Sherlock Holmes, à part qu'un de mes cousins avait fait une bêtise et que j'avais insisté pour qu'il prenne conseil auprès de mon ami. En fait, je fus assez surpris de voir arriver le cousin James peu après six heures. Je fis les présentations, et, après quelque hésitation, il se lança dans le récit de sa mésaventure. Sherlock Holmes l'écouta avec intérêt jusqu'au moment du récit où Mac Farlane avait été désigné pour porter l'enveloppe. Alors, mon ami l'interrompit.

« Et quand vous vous êtes aperçu que vous vous étiez trompé de personne, qu'avez-vous fait ? »

James me lança un regard accusateur. « Vous m'aviez donné votre parole ! » s'exclama-t-il.

Sherlock Holmes leva la main, prévenant toute réaction de ma part.

« Watson ne m'a rien dit. J'ai anticipé le cours de votre histoire parce qu'elle m'est familière.

— Comment cela, elle vous est familière ? Comment est-ce possible, si John ne vous a rien dit ?

— Je ne parle pas des détails, mais de l'ensemble. Vous avez été victime d'un abus de confiance. Cela est certes plus courant en Amérique, où le maintien de l'ordre est encore de qualité inégale, mais cela arrive ici aussi. Dans le langage américain, on dirait que vous vous êtes fait “arnaquer”, c'est-à-dire que l'on a savamment abusé de votre confiance, selon un procédé très classique. À l'origine, il y a deux escrocs, celui qui tire les ficelles et celui qui trempe dans la combine. Le rôle du premier consiste à repérer le “gibier”, à gagner son amitié et sa confiance, et à sonder sa qualité de victime potentielle. On le présente alors à l'homme de terrain, qui joue un rôle différent : il se montre plus dur. Le

premier complice fait semblant d'avoir peur de lui et fait en sorte que le gibier ait peur également.

— Cela me fait un peu penser aux rôles du bon et du mauvais flic dans les interrogatoires de police, remarquai-je.

— Oui, mais là, il s'agit d'un jeu encore beaucoup plus subtil. En ayant cette hostilité apparente l'un envers l'autre, les malfaiteurs parviennent facilement à convaincre leur victime de l'authenticité de leur combine ; il ne lui vient même pas à l'esprit que les deux hommes puissent être de mèche. C'est comme cela que l'on parvient à convaincre quelqu'un de se séparer de son argent. Cependant, tout l'art du jeu réside dans le fait de trouver une "échappatoire", c'est-à-dire une façon de persuader la victime de ne pas aller se plaindre à la police, ni de rechercher les malfaiteurs pour se venger d'eux.

« Trois éléments sont nécessaires pour une échappatoire parfaite. Tout d'abord, il faut convaincre la victime que celui qui tire les ficelles a été le grand perdant de l'histoire, de façon à susciter chez elle de la compassion plutôt qu'un désir de vengeance. Ensuite, il faut l'intimider et faire en sorte que cet état perdure, afin d'éviter les risques de poursuite. Enfin, il faut que la victime se sente elle-même impliquée dans la malversation, de façon qu'elle n'ose pas aller trouver la police. Mac Farlane et Lars ont joué leur rôle à la perfection. Vous aussi d'ailleurs, si je puis me permettre. »

De toute évidence, James avait du mal à en croire ses oreilles. Il ouvrait la bouche sans parvenir à proférer une parole. Il finit par articuler : « Et les manchots ? »

— Ils n'existent pas, bien sûr. Vous n'avez vu que Mac Farlane et Lars.

— Alors, croyez-vous qu'il me reste un espoir de revoir mon argent, maintenant ? »

Sherlock Holmes répondit dans un sourire. « Un très bon espoir. Poursuivre ces hommes ne vous apporterait pas grand-chose – les noms qu'ils ont utilisés sont des noms d'emprunt bien sûr. Mais je suis prêt à parier gros que vous allez revoir Mac Farlane. Car le phénomène que j'appelle "échappatoire" présente une autre caractéristique : il rend possible une autre duperie. Si tout marche à merveille, la victime est complètement bernée, au point qu'elle est prête à être ferrée de nouveau. À l'évidence, vous avez été un gibier de choix, et je suis bien certain que, sous peu, vous allez rencontrer un Mac Farlane repentant, qui affirmera avoir trouvé un meilleur stratagème, infailible celui-là. Il vous dira qu'il se sent dans l'obligation de vous aider à retrouver ce qu'il vous a fait perdre. Alors nous chercherons un moyen de l'attirer dans un piège. »

Mon cousin se leva en poussant un soupir de soulagement.

« Je ne saurai assez vous remercier, monsieur Holmes. Je me suis comporté comme un idiot, et si je ne peux pas encore dire que je suis tiré d'affaire, il est certain que je m'en sortirai mieux que je ne l'ai mérité. »

Mon ami l'interrompit d'un geste de la main.

« Je n'ai pas tout à fait terminé. Il y a dans cette histoire quelque chose qui m'étonne.

— Quelque chose ! Moi, je trouve que tout y est surprenant.

— Je ne parle pas du méfait en lui-même. Pour moi, tout était prévisible dès le début de votre récit.

## TABLE

<i>Avant-propos</i> .....	7
1. L'homme d'affaires malheureux.....	9
2. L'aristocrate joueur.....	33
3. L'héritier-surprise.....	67
4. Le vieux loup de mer.....	93
5. Les tombes anonymes.....	117
6. L'invasion martienne.....	157
7. Trois histoires de choix faussés.....	191
8. L'exécution d'Andrews.....	215
9. Trois affaires où l'honneur est relatif.....	239
10. Le piètre observateur.....	273
11. Le comptable irréprochable.....	297
12. Trois histoires de bonnes intentions.....	325
<i>Épilogue</i> .....	363
<i>Remerciements</i> .....	383
<i>Index</i> .....	385

Mise en page par Meta-systems  
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHBN000549.N001  
Dépôt légal : juin 2012